

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand HAYWARD

Flâneries napolitaines (Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 251-255

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Flâneries napolitaines

(*Suite.*)

De la Piazza Dante où débouche la Via Roma ou Toledo, il n'y a que deux pas à l'antique et originale Porta Capuana, reste des fortifications qui entouraient la ville sous l'ancien régime. Elle date de 1485 ; construite entre deux grosses tours, elle est faite d'une arche élégante coupée par un entablement que soutiennent deux colonnes cannelées et surmontée d'une Assomption peinte à fresque. Des sculptures rappelant des victoires achèvent de l'ornier. Sous la Porta Capuana et sur la place à laquelle elle donne accès, se presse à toute heure du jour une foule bigarrée. Les amateurs de couleur locale y trouvent leur compte. Il s'y tient un marché que les paysans des bourgades environnantes viennent approvisionner. Dans une série de boutiques en plein air, on vend la marée fraîche, et rien n'est plus joli que de voir les petits poissons d'argent briller au soleil dans les baquets d'eau où on les trempe en attendant de les débiter. A côté des marchands de poissons, ceux de fruits et de légumes. Ils étalent d'appétissants melons rouges coupés en tranches, des montagnes de tomates, de figues, de citrons, d'abricots, de pêches et de citrouilles. Tout est rangé avec un goût artistique singulièrement prononcé. C'est encore à Porta Capuana, comme à la Via dei Tribunali ou à Lavinara que se débitent les macaronis tout chauds à deux sous l'assiette. Dans une vaste chaudière toujours pleine d'huile bouillante, une énorme matrone, un mouchoir jaune ou rouge noué autour du cou, une grosse corne de corail contre le mauvais œil pendant à une chaîne sur la poitrine avec une

quantité de médailles religieuses, plonge en un clin d'œil une poignée de pâtes dans l'huile. Elle les en retire bientôt et dispose le macaroni en l'enroulant sur l'assiette, puis elle l'arrose de sauce tomate ou de jus de viande, l'un et l'autre savamment pimentés.

Au milieu de ces boutiques volantes devant lesquelles chaque marchand glapit sur une étrange mélodie ses produits, en un langage incompréhensible pour qui n'est pas Napolitain, mais, paraît-il, très pittoresque, la foule bruyante des enfants et des femmes va, vient, discute, piaille, chacun gesticulant plus violemment que son voisin. Au fond de la place, généralement, un groupe de bateleurs émerveillent les gamins, réunis autour d'eux, par leurs tours d'adresse ou leurs grimaces. On croit voir revivre sous d'autres cieux, à demeurer quelques moments à Porta Capuana, une de ces Kermesses flamandes telles que joyeusement les peignaient le vieux Téniers et son fils.

A force d'errer à travers les rues de la Naples populaire, la nuit va tomber. Pour rentrer chez moi, je dois remonter au musée, ce grand et splendide palais de briques rouges construit au XVI^e siècle par le duc d'Ossuna, puis suivre pendant une demi-heure le Corso Vittorio-Emanuele. A mi-route, je m'arrête pour embrasser d'un coup d'œil le panorama merveilleux qui se découvre devant moi.

A l'heure crépusculaire, toutes choses prennent une netteté de contour incroyable dans la luminosité de l'air qui précède la nuit. Les maisons, à toits en terrasses couverts de glycines et de lauriers roses, descendent en dégringolade jusqu'à la mer, appuyées les unes contre les autres, tassées, serrées en un bariolement de couleur et une gamme de formes architecturales. Le port, flanqué à droite du Castello dell' Ovo qui s'avance, sombre et austère, dans la mer, est au

premier plan en bas sous mes yeux. Ce soir, les eaux du golfe prennent des teintes folles, tant leur bleu atteint par endroits une intensité inouïe. Au large, les barques des pêcheurs rentrent, la voile blanche déployée au vent. Le cri strident d'une sirène tout à coup traverse l'air, c'est le vapeur de Capri qui rentre. A gauche, le Vésuve se pare des teintes d'améthyste que j'admiraïis l'autre soir en rentrant du Pausilippe. C'est l'heure où de chaque clocher monte la mélodie de l'*Ave Maria*. A Naples, les cloches n'ont pas les sonorités harmonieuses et mystiques de mes chères cloches toscanes ou la gravité solennelle des cloches de Rome, mais leur son grêle, dans le soir clair, est encore une mélopée pieuse dont l'envol s'empreint de religieuse mélancolie...

La nuit rapidement tombe, car le crépuscule est, en pays méridional, fort court. Les teintes extraordinaires du ciel s'effacent vite et les premières étoiles s'allument. Je reprends ma course en regardant, dans l'ombre envahissante, au loin, sur la colline du Pausilippe et sur la courbe élégante de son rivage, des lumières s'allumer par milliers et créer une féerie d'un effet ravissant. La fraîcheur du soir attire les habitants hors de leurs maisons. Ils s'installent par groupes devant chaque boutique, une ou deux lampes à pétrole à globe blanc placées sur une table, et ils continuent ainsi, en plein air, le travail du jour en causant. Cordonniers, tailleurs, marchands de légumes, repasseuses, tous ont l'air de prendre un regain d'ardeur avec la diminution de la chaleur trop forte du jour.

Les fêtes à Naples sont encore pour le peuple un élément essentiel de la vie sociale. Il n'est guère de soir où, pour célébrer la commémoration de quelque saint ou d'une solennité de la Madone, on ne fasse

dans un quartier populaire des feux d'artifice accompagnés d'interminables et assourdissantes pétarades. Ce soir on fête Sainte Anne en divers points de la ville. Dans une ruelle adjacente au Corso, on a allumé une grande quantité de lampions. Au milieu, sur une estrade, un orchestre exécute des flonflons. Une cohue composée d'hommes à casquette, de femmes énormes, de jeunes filles parfois ravissantes, toutes élégantes, toutes, ou presque, portant un corset mauve, — les tonalités varient mais la couleur se répète à l'infini — de jeunes gens, parfois élégants, de gosses enfin déguenillés et malins, se pressent ou se bousculent. Sur des arceaux les feux sont préparés. A un signal donné, on se retire et chacun d'admirer, bouche bée, les fusées qui montent droit vers le ciel pour retomber en pluie d'or, les girandoles qui tournent vertigineusement avec un grincement agaçant, tour à tour vertes, rouges, jaunes. Mais si le spectacle est intéressant et pittoresque, il le faut tout de même fuir sans tarder, sous peine d'être assourdi par les feux de file des mortiers qui, tout d'un coup, éclatent avec rage et percent les tympanes de leurs échos prolongés.

Les Napolitains ont beaucoup de dévotion à la Madone et à Sainte Anne. Aussi le nombre des oratoires et des niches celant leurs images est-il ici incalculable. Presque chaque maison en possède, même dans les quartiers élégants. Pour quelques-unes qui sont artistiquement jolies, il en est beaucoup qui sont très laides. Le soir on allume pieusement devant les images saintes des bougies et des cierges, usage qui s'est perdu à Florence et même à Rome où l'on ne laisse devant les Madones qu'un humble lumignon ardre.

Dans certaines ruelles, comme hélas ! dans toutes les églises, on aperçoit de grands cages vitrées contenant

d'horrifiantes statues du Christ et de ses Saints, de bois ou de plâtre, peinturlurées de hurlantes couleurs, habillées parfois d'oripeaux grotesques. Ces monstruosité donnent une navrante idée de ce que peut être le goût des Napolitains en fait d'art religieux. Leurs églises sont presque toutes déparées par des ornements surchargés dans le goût du baroque et n'invitent ni au recueillement ni à la prière.

Cependant, je dois à la vérité de dire à ce sujet, que, malgré un certain alliage de superstition, la religion a encore ici des attaches profondes. Le peuple napolitain est extrêmement religieux et, plus conscient peut-être d'une certaine dignité, il s'abstient des effroyables blasphèmes qui par malheur, en Toscane, débordent sur les lèvres de l'homme du peuple à chaque phrase.

(A suivre.)

Fernand HAYWARD.